

Ciné-Bulles

De l'indifférence / *La Donation* de Bernard Émond

Luc Laporte-Rainville

Volume 28, numéro 1, hiver 2010

URI : id.erudit.org/iderudit/60984ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laporte-Rainville, L. (2010). De l'indifférence / *La Donation* de Bernard Émond. *Ciné-Bulles*, 28(1), 52-52.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



La Donation

de Bernard Émond

De l'indifférence

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Dans **La Donation**, Bernard Émond renoue avec le cinéma rigoureux et maîtrisé qui avait caractérisé **La Neuvaïne**, premier segment d'une trilogie consacrée aux vertus théologiques (foi, espérance et charité) qu'il a entamée en 2005. Le cinéaste avait été nettement moins inspiré dans le second *opus* de cette trilogie, **Contre toute espérance**, dans lequel il exprimait une vision plutôt manichéenne de la société nord-américaine et de ses travers, doublée d'une charge à boulet rouge contre le néolibéralisme qui manquait franchement de nuance. Dans cette troisième partie, il revient à une approche plus distanciée et contrôlée du sujet qui sert mieux son propos.

Jeanne Dion (excellente Élise Guilbault), urgentologue dans un hôpital en milieu urbain, décide d'aller à Normétal remplacer le Dr Yves Rainville (Jacques Godin). C'est que l'homme, plutôt âgé, doit se faire opérer et songe de plus en plus à une retraite bien méritée. Jeanne, dont le contrat

de remplacement temporaire est d'une durée d'un mois, ne sait pas si elle a les qualités nécessaires pour devenir le médecin permanent de ce village d'Abitibi. Car être à ce point proche des patients exige une dévotion et un ascétisme qui semblent en contradiction avec ses valeurs personnelles et son expérience de la pratique de la médecine en milieu urbain.

Ce qui frappe d'emblée dans ce plus récent film d'Émond, c'est la grande attention portée à la direction d'acteurs. Mieux contrôlé que dans **La Neuvaïne**, le jeu des interprètes fait fi de toute émotion forte, favorisant une distanciation brechtienne propre à un certain cinéma dont Robert Bresson est le plus célèbre représentant. C'est d'autant plus vrai que les dialogues, très écrits, cherchent moins à restituer le réel qu'à le rendre artificiel. Comme si les personnages de ce récit étaient de simples pantins au service d'un message unique: le don de soi. Celui-ci prend forme dans un scénario au ton plutôt artificiel où les morts et les accidents se succèdent sans égard à la vraisemblance, surtout dans une région aussi peu peuplée. Mais Émond ne se soucie pas tant de la vraisemblance que

de placer Jeanne dans des situations qui la questionnent et la font réfléchir au sens de la charité. Car dans un monde où règnent l'individualisme et l'indifférence à autrui, le don de soi semble une vaine chose.

Le pessimisme qui se dégage de ce film est relayé par la photographie de Sara Mishara. Son usage du jaune et du vert fait de chaque plan un tableau austère qui s'éloigne de la réalité. La nature y devient le symbole d'une communauté divisée par un individualisme malvenu. Mais surtout, la succession de longs plans d'ensemble amplifie cette impression d'engourdissement qui émane du jeu des comédiens. Cette sensation que la mort s'est déjà emparée des gens tout entiers.

Le film développe ainsi un récit allégorique, tout en faisant le constat, sombre et froid, d'une société dépouillée de valeurs humanistes. Pour Émond, il s'agit de se réapproprier certaines valeurs chrétiennes, comme la bonté et la justice. Le cinéaste questionne ainsi le spectateur sur la possibilité d'un monde plus généreux par l'usage qu'il fait de la distanciation. Au risque, bien sûr, d'en perdre plusieurs en cours de route tant son ascétisme s'inscrit en faux par rapport à notre univers contemporain. Il est pourtant essentiel de s'attarder à ce film, ne serait-ce que pour réaliser, l'espace d'un instant, que l'indifférence est la façon la plus efficace de détruire une société. ▀



Québec / 2009 / 96 min

RÉAL. ET SCÉN. Bernard Émond **IMAGE** Sara Mishara **SON** Marcel Chouinard **MUS.** Robert M. Lepage **MONT.** Louise Côté **PROD.** Bernadette Payeur **INT.** Élise Guilbault, Jacques Godin, Éric Hoziel, Angèle Coutu **DIST.** Les Films Séville